

# **YVES BAOT**

Dans tes larmes Joseph

- monologue pour seul(e) en scène -

Déjà parus chez EDILIVRE

**Nocturne N° 13 ou l'étonnement des Dieux** 2017

**Polaroïd** 2018

**Journal intime d'un prie-Dieu suicidaire** 2019

**Jules Ferry, Saint-Amour** 2020

**La petite fabrique du chaos** 2021

Pour Joseph Weismann, l'homme qui sait

## PROLOGUE

**MUSIQUE** pendant tout ce prologue : Yiddish Mazurka - The bridges Waltz (Klezmer Music) à l'accordéon et au violoncelle -

Dans tes larmes Joseph, qu'est-ce qu'on entend? Un juste refus ou juste un dégât du monde ? Est-ce une croisière de nuit à forte houle ou un vol intercontinental sous turbulences ?

La seule question qui me blesse et me taraude, c'est de savoir comment tu as pu traverser presque ce siècle en totalité tout en nous expliquant patiemment l'inexplicable comme si seulement quelques larmes nous donnaient la solution. Ont-elles un prix, ces larmes ? Ont-elles un coût ? Sont-elles une monnaie d'échange ?

L'autre soir, dans le téléviseur, tout était si clair. Tout était si dérisoire. Joli décor. Canapé contemporain rouge et gris . Ambiance fraîche et tamisée, décontractée. Atmosphère rassurante. Lumières dociles. Caméras souples et félines, guidées sur des rails qui tournaient autour de vos trois écrits. Une discrète inquiétude. Questions feutrées mais franches. Vous étiez trois invités. Trois récits entremêlés comme du barbelé. Trois discours qu'on aurait aimés inaudibles tant ils étaient clairs et crus. Trois vies. Trois vies volées. Trois vies humiliées. Trois destins qui ne s'étaient jamais croisés mais qui baignaient dans le même jus de souffrance . Et toi, Joseph, tu entendais les autres vies que la tienne et tu

acquiesçais. Tu étais en accord avec la douleur des autres présences.

Jusqu'à tes larmes.

Dans tes larmes Joseph, y a-t-il un océan de pardon ou tes larmes ne sont-elles que quelques gouttes d'une amertume définitive ?

Dans tes larmes Joseph, j'ai senti la peur.  
Et la volonté de ne jamais s'y perdre.

Dans tes larmes Joseph, j'ai caressé le fil de ta résistance sans jamais comprendre sa solidité infinie.

Dans tes larmes Joseph, j'ai cédé à une peine froide mais pleine d'avenir pour les cohortes à venir.

Tes larmes portent-elles le sel de ce qui vient ?  
L'espoir de ce qui devra advenir ?

Dans tes larmes Joseph, je vois l'humanité qui se décolore. Et Dieu qui n'y est pas.

Ou juste au milieu des barbelés...

## BARBELÉS

Tu comprends tout de suite que cette étendue de barbelés qui te semble infinie , c'est ta mort ou ta liberté. Tu as onze ans. Petit Jo a onze ans et il se retrouve devant cet océan de barbelés à traverser, un Everest d'entrelacements en acier dur, de picots à espacements réguliers, avec une résistance à quatre cents kilos par mètre carré, finition galvanisée mais déjà rouillée, comme des milliers de mètres d'épaisseur à franchir, posés là, sûrement par rouleaux de deux cent cinquante mètres. Du barbelé vendu pour les champs et les prés, pour clore des espaces animaliers, vaches, porcs ou chèvres.

Futures viandes .

Du barbelé pour protéger les zones militaires, les sites industriels, les *sites sensibles* et qui n'attend que toi, petit Jo .

Le site sensible est entouré . Il est protégé des autres et de la chance. Il fixe la limite. En deçà, la peur qui transpire et le doute qui tord le ventre. Au delà, un inconnu mais un inconnu qui pourrait se définir comme un espoir.

Tu prends soudainement conscience que ces barbelés ne sont pas seulement devant toi, mais aussi sous ton crâne. Combien de temps vas-tu hésiter ? Qu'est-ce qui résiste ? Le site est sensible et tu l'es plus encore. Un autre enfant de onze ans, un regard, une envie, un

accord tacite et immédiat, un autre Joseph, un double, et c'est la décision. Le départ ne se décide pas : il est naturel. Du soleil au zénith et sous le mirador jusqu'au soleil qui décline mais sans la surveillance armée.

Pas de tunnel. Pas de creusement. Juste un passage des corps. Deux corps. Joseph, tu as onze ans et tu vas pénétrer pendant cinq, six, sept heures peut-être, dans ce dédale d'absurdité. Le voyage à travers ces barbelés ne prend pas la forme d'une résistance : c'est juste un souffle de vie qui va se réaliser grâce à la farouche volonté de contrer l'inacceptable.

Un temps qui semble durer tout un hiver. Un hiver pendant l'été.

Traverser ces quinze mètres de ferraille mordante. S'habiller plus lourd pour pouvoir éviter les morsures. Trouver de quoi s'épaissir pour survivre. Mais survivre en nage dans l'été rude. Trop de vêtements. Trop de chaleur. Protéger son crâne. Protéger ses coudes. Ses genoux. Protéger ses mains. La sueur qui va couler. La sueur qui va finir par se mêler au sang. Le sang qui va finir par durcir avec la sueur. Tu penses à tout. Tu penses à l'autre qui va te ralentir ou tu penses à l'autre qui va te porter plus fort ? Tu penses à quoi ? Traverser le monde tel qu'il est devenu : enchevêtrement de blessures et de douleurs qui vont s'évanouir avec le soleil qui cogne au-dessus.

Tu penses à quoi ? Tu t'enfonces et tu te libères de ces entraves brûlantes et blessantes et tu penses à

quoi ? Tu chasses le métal et tu te retournes parfois pour mesurer mentalement le chemin déjà parcouru. Tu penses à quoi ? Tu questionnes ton avancée ou tu te projettes dans ce qui reste de voyage ? Tu penses à quoi ?

Tu penses à quoi ?

La fournaise se consume sur vos deux têtes siamoises. Avancer. Coûte que coûte. Regarder devant soi. Se parler.

- Qu'est-ce que tu fous ?
- On va jamais y arriver !
- Si . On peut le faire. Continue.
- Je saigne de partout. On revient.
- On continue. On en est à la moitié. On continue.

Joseph et Joseph : c'est pour doubler les chances de réussite. C'est pile et face. C'est toi et moi. C'est nous : deux volontés farouches, deux cerises attachées à la même tige et que l'on pose sur une oreille pour faire boucle. Aucun Dieu . Nulle part. Mais deux Joseph. Deux charpentiers qui rebâtissent le toit des années qui finiront bien par rejeter la guerre.

Partir loin de ces mères qui hurlent leurs enfants.

Du ciel, qu'est-ce qu'on voit ? Du métal et deux gosses. Le ciel regarde le terreau du malheur et deux enfants de la Terre qui tentent d'y échapper...



## **PITCHIPOÏ**

Dans tes larmes Joseph se noient toutes les mères. Toutes celles qui ont refusé l'arrachement. Ces mères que tu as vues tendre leurs mains, leurs bras, leurs corps tout entier vers des enfants hurlants. Ces mères qui hurlaient aussi fort que les soldats, que les chiens, que les enfants qui ne comprenaient rien. Rien que l'ultime abandon.

Masses de bêtes et d'Humains qui se révoltent.

Et toi, Joseph, tu le sais déjà. Tu sais que tu vas fuir car tu le sais, tu sais que cette noirceur livide n'est qu'un coloriage raté, tu le sais bien, tu sais que tu ne vas pas pouvoir continuer à regarder ce spectacle au fusain qui dégouline, tu sais définitivement que tu vas t'échapper. Seul ou accompagné ? Tu sais . Mais il y a les barbelés. Mais tu sais que rien n'est infranchissable, tu viens de le comprendre, tu sais que tout n'est qu'affaire de désir.

- Foutre le camp !

Tu sais que tu vas foutre le camp d'ici.

- Déguerpir à toute berzingue !

Tu sais que tu vas prendre tes jambes à ton cou.

Ton désir de fuir est une évidence. Tu le sais. Tu sais que tout cela ne peut continuer. Tu sais que ta raison n'y résisterait pas. Alors tu sais que l'espoir est dans le départ. Malgré les barbelés. Il n'y a que les

barbelés de l'esprit qui emprisonnent. Ceux-là sont franchissables puisque tu sais que tu les vois. Tu le sais. Tu le sais bien.

- Rendez-vous à Pitchipoï.

Ça, c'est sûr : tu te barres. Tu dégages de l'enfer. Jamais avant tu n'avais vu des mères qui avaient les bras plus longs qu'une voie de chemin de fer . Jamais tu n'avais entendu des mères qui aboyaient plus fort que des centaines de chiens. Jamais tu n'aurais pu imaginer que des mères pouvaient mourir d'arrachement en déchirant l'espace qui les entourait.

Tu sais. Tu le sais que ce n'est pas une fuite. Tu sais que tu vas courir loin, au-dessus des nuages s'il le faut, derrière des blindés, sous les bombes, sous les rafales de Mauser, caché dans la boue, sous la paille des granges, au fond des talus ou dans les ronces des forêts, dans le sang, dans la merde s'il le faut.

S'il le faut.

Tu le sais. Après ces heures de train dans la chaleur et la soif, ces heures de terreur et d'incompréhension, la course porte ailleurs, n'importe où . Ailleurs.

Tu pars pour Pitchipoï. Là . Cette liberté qu'on imagine. Maintenant. Tu n'en rêves plus : tu le décides. Tu sais parfaitement que tout cela est possible. Même si c'est sûrement impossible à faire avec les miradors, les fusils, la soif, les chiens, la nourriture de rien qu'on s'arrache comme des hyènes, les cris, les hurlements des mères, la faim, les

barbelés, des barbelés, mes barbelés, tu sais que c'est possible. C'est impossible pour toi que ce ne soit pas possible.

Tu connais ton chemin. Ta nouvelle route.

Tu le sais.

**Demander à l'auteur pour la suite du texte.**  
**yves.baot@wanadoo.fr**



